

—J'ai prétendu aussi que votre père alla secrètement au château de Montbrun échanger, contre d'autres vêtements, ses habits ensanglantés. Hier encore, j'aurais pu vous dire : " Allez dans la chambre où votre mère est morte, cherchez le tiroir secret d'un des meubles de son oratoire, et vous y trouverez la dépouille du meurtrier ! " Aujourd'hui, je ne peux plus, il est vrai.

—Et pourquoi cela ? demanda Edouard.

—Parce que la nuit dernière le comte d'Erbray, qui a déjà conçu des craintes, est allé à Montbrun et les a fait disparaître. Mais je puis du moins vous dire : faites vider les fossés, et, au pied de l'arche, vous la trouverez retenue au fond de l'eau par la pierre que le comte, avant de l'y lancer, y a attachée de ses propres mains.

—Et comment le savez-vous ?

—Comment ? dit Pharold avec un sourire ironique. Pouvez-vous bien le demander après le récit que je viens de vous faire et qui prouve d'une façon si éclatante que c'est le moment où le criminel se croit le mieux à l'abri de tous les regards, que Dieu choisit pour jeter sur son chemin un témoin invisible ? Mais à défaut de cette preuve, impossible à exhumier, pour vous du moins, je puis vous en fournir une autre : le témoignage d'un homme qui a su toute cette histoire, et qui peut vous dire aussi que, le lendemain du meurtre, le comte d'Erbray, réduit la veille aux derniers expédients, payait avec l'argent de sa victime la dette de jeu qu'il avait contractée envers le chevalier de Langout.

—Ce témoignage, c'est sans doute celui du chevalier lui-même ?

—Non, ce n'est pas le sien.

—Alors, quel est cet homme ?

—Je ne puis encore, sans son aveu, vous confier son nom. Mais vous le verrez demain, et, quand vous l'aurez vu, tous vos doutes seront dissipés, je vous le jure.

—Ce ne sont pas des serments que je vous demande, ce sont des preuves ! s'écria Edouard qui, se croyant joué, frémissait de colère ; et sauf cette lettre, qui est à peine un faible indice, je les attends encore. Mais ne croyez pas m'échapper de la sorte ! ajouta-t-il en saisissant Pharold par le bras, comme s'il eût craint qu'il ne voulût fuir. Vous m'avez amené, par vos promesses solennelles, à écouter un récit odieux qui n'est qu'une longue accusation contre mon père ; pendant près d'une heure, vous m'avez fait endurer une torture dont le souvenir me donne froid au cœur, et le moment est venu d'en finir ! Vous avez prétendu posséder des preuves irréfutables, produisez-les ! Une seule me suffira, mais je la veux !

—Je suis prêt à la produire, monsieur d'Erbray, répondit Pharold d'un ton triste et sans s'émouvoir de la colère du jeune homme. Mais, dans votre propre intérêt, ne me la demandez pas. Non, s'écria-t-il, ne m'obligez pas, par votre obstination, à vous soumettre à une aussi cruelle épreuve.

—Je vous ai déjà dit que je la voulais ! s'écria Edouard en attirant à lui le bohémien par un mouvement plein de violence. Ne me forcez pas à vous le répéter une troisième fois !

—Ainsi, dit Pharold, vous voulez que je vous mène maintenant entendre, de la bouche même de votre père, l'aveu de son crime et de sa honte.

Edouard pâlit et un instant la surprise domina sa fureur.

—Et comment cela vous sera-t-il possible ? demanda-t-il enfin.

—Cela me regarde. L'exigez-vous ?

—Et bien ! oui, je l'exige ! répliqua Edouard avec une véhémence pleine de douleur. Si vous dites vrai, ce sera, je le sais, une chose affreuse, impie, peut-être. Mais c'est sur vous, qui m'y aurez contraint, qu'en doit retomber toute la responsabilité ; car en jetant, par votre récit, de pareils doutes dans mon âme, vous m'avez réduit à la nécessité de tout fouler aux pieds pour arriver à la vérité. On ne vit pas avec de pareils soupçons. On les poursuit jusqu'à ce qu'ils se confirment ou qu'ils s'évanouissent en fumée.

Pharold comprit qu'il serait inutile de résister davantage ; et baissant la tête d'un air résigné.

—Alors, monsieur d'Erbray, veuillez me suivre, dit-il.

—Et où prétendez-vous me conduire ?

—Au château de Montbrun, répondit le bohémien.

—Et ayant cru lire dans les yeux du jeune homme de l'étonnement et du soupçon :

—Je ne vous y conduis qu'à contre-cœur, monsieur d'Erbray, reprit-il, et parce que, lié par ma promesse, je ne saurais m'y refuser. Mais, jusqu'au dernier moment, vous serez libre de revenir sur votre détermination. Du reste, vous avez des armes, je n'en ai pas ; je ne m'éloignerai pas de vous un seul instant et vous pouvez m'accompagner sans crainte. Ma vie vous répond de la vôtre.

—Je ne me défie pas de vous, répliqua Edouard honteux d'avoir été deviné ; et, d'ailleurs, ce ne sont pas de pareilles craintes qui pourraient m'arrêter ? Marchez, je vous suis.

Pharold obéit sur-le-champ et ils s'éloignèrent tous les deux, silencieux et pensifs.

Quelques minutes après, ils avaient disparu dans le chemin creux qui conduisait au château de Montbrun.

IX

La grande galerie du château de Montbrun où, la nuit précédente, le comte d'Erbray avait été subitement arrêté par une apparition mystérieuse, était la pièce principale de l'habitation seigneuriale ; celle où, aux époques de son ancienne splendeur, quand ses maîtres y résidaient, se donnaient les fêtes et se tenaient les grandes réunions.

Ménagée à l'une des extrémités du corps de logis principal, dont elle occupait toute l'épaisseur, et construite de telle sorte que, du premier étage, elle s'élevait jusqu'au plancher du troisième ; à la hauteur du second, où étaient situées ses fenêtres, elle s'arrondissait en une voûte boisée et peinte, dont la base était ornée d'une balustrade de pierre.

Derrière cette balustrade courait un étroit couloir pratiqué dans l'épaisseur de la massive muraille et conduisant, non-seulement aux fenêtres, mais à d'étroites cellules, retraits bizarres ménagés dans leurs intervalles, d'où l'on pouvait, sans être vu, embrasser d'un regard toute l'étendue de la galerie.

Un heure après avoir quitté le Val Maudit, Edouard d'Erbray et Pharold entraient dans cette galerie, alors obscure et déserte, et, d'un pas discret, s'engageait dans le couloir qui régnait derrière la balustrade.